

REVUE LITTÉRAIRE DE L'UQAM

GRANDS ESPACES

À CŒUR DE JOUR



À COEUR DE JOUR



AVANT-PROPOS

À contre-jour ou à contrecœur, ouvrir les mains, les refermer, décroquer comme une photographie, ce qui grandit et qui brise. Ce qui grandit et ne brise pas. Ce qui court, contourne, jappe, vient se loger dans la honte, dans la fuite (le zèbre du store courant jusqu'au bout du soir), ce qui nous tient trop fort et qui pince. En somme, prendre le temps de s'asseoir près de ce qui se perd, comme l'émotion dans la lèvre (nuances des grimaces) et qui déforme « toute la sainte face de journée ».

À *cœur de jour* s'est écrit dans la noirceur des après-midis d'automne. Dans la lenteur de la nuit qui s'installe rapidement. À la lueur des chandelles, nous sommes allées à la rencontre des déambulations et des navigations dans les champs. Les mots des auteurices de ce numéro ont avancé à tâtons, par fragments dans la longueur des journées. À demi mesure, ils se sont effrités sur des histoires d'amour et de baisers perdues. Nus dans le lit, une chanson dans le creux du ventre, les textes ont cartographié sur les draps les banlieues de nos adolescences. Aux frontières du matelas : les clôtures de la cour de récréation. Nous nous sommes montré-e-s comment aimer, pardonner, puis laisser partir. Infidélité à la furtivité des choses, allégeance à ce qui (ensemble informe) nous visite, comme les traces de doigts sur les papiers importants, comme l'envie d'abandonner, comme cet amour qui nous tient ou qui ne tient plus. Et par miracle, nous l'avons fait, nous nous sommes éveillé-e-s, nous avons tordu le temps dans cet espace et le désir nous tient encore, ça en prendra beaucoup. Nous nous épuisons et cela nous appartient.

Marylène, Alexie, Ève et Orane

JE VIS POUR LES ANTICIPATIONS
QUI SOULÈVENT LE COEUR ⁴

MYRIAM BEAUSÉJOUR

LOINTAIN-MEURS ⁸

AGLAÉ BOIVIN

JUSQU'À TOUJOURS ¹³

RACHEL HENRIE

LES VICISSITUDES ¹⁸

WILLIAM LÉGARÉ

DIS-MOI COMMENT NE PAS
VOULOIR GAGNER LA COURSE ²⁵

ADÈLE RICCO-LAMONTAGNE

LA CINQUIÈME PYRAMIDE ³²

VINCENT DESMARAIS

DE CORPS FRICHES ³⁹

PÉNÉLOPE DESJARDINS

CORROSION CÉRÉBRALE ⁴⁵

MAHÉLIE CASCHETTO

ORNIÈRE ⁴⁹

FRAMBOISE LAJOIE

LES ESPACES INTERMÉDIAIRES ⁵¹

JEANNE GOUDREULT-MARCOUX

À PERTE DE VUE ⁵⁷

KEVIN BRAZEAU

POUR TOUJOURS M'ACCIDENTENT
LES ÎLES ⁵⁹

FÉLIX LÉGARÉ

JE VIS POUR LES
ANTICIPATIONS
QUI SOULÈVENT
LE CŒUR

MYRIAM BEAUSÉJOUR

j'ai peur des envols
de décoller les pieds encore ancrés dans le sol
de donner un oui et de ne plus jamais le rattraper
l'angoisse me fait l'effet d'une ogive
enterrée quelque part dans mes tripes je ne peux savoir à quel endroit exactement un
compte à rebours pour chaque non que je n'ose pas dire pour chaque abus comme des
racines dans les pieds quelque chose qui explose dans mon sexe et le tue à chaque fois

des fois j'ai peur de tes mains

ma douleur est un pays
et ma chair une armure molle
une enveloppe protectrice contre les limites
une arme qui éclate avant de franchir le seuil mes pieds à peine engagés mes mains
encore tremblantes je me mets à nue et me consume je n'ai plus de visage pour affronter
les retombées
je me console dans les poèmes
les strophes en guise de testament
je me laisse fendre en deux jusqu'au pubis
où l'orgasme final se ressent jusque dans le front
ma peau marquée de ces mots : vivre de petites morts

l'enfance s'est tarie de souvenirs

mon néant est une gifle brûlante

un fantôme

l'ombre d'une araignée aux pattes longues coulée dans ma gorge mon passé rompu
pèse sur mon échine il m'habite si bien c'est peut-être que je porte mieux l'absence
que l'agonie

l'enfance est une prière aux rivières

un cri

pour arrêter le sang dans les culottes

j'aimerais pouvoir vivre dans l'anticipation

où la respiration ne me vient plus

me rebeller contre le jour

que ces moments d'entre-deux basculent à la rencontre du torrent et m'emportent dans
ses eaux

il m'arrive de ne plus savoir si je préfère le sexe ou le sommeil mais dans tous les cas
je sais que j'aime l'absence

l'amour est l'ombre de ma mère qui ne me remarquait jamais mais qui se perdait pourtant
dans mes yeux elle y apercevait ce qu'elle ne serait jamais ce à quoi elle avait renoncé

elle pleurait les retours en arrière et tous les espoirs qui ne se peuvent pas

je pourrais lui écrire un poème où mes yeux seraient décrochés et étalés je les déplierais
en milliers de petites armoires elle pourrait y cacher sa peine qu'elle ne maîtrise pas encore
peut-être

quelqu'un fermera à clé

avalera la colère et nos respirations enfin

j'ai peur de tes mains
elles racontent les naissances comme les dernières choses

je vis pour les anticipations qui soulèvent le cœur
un rodéo dont les quelques secondes se coincent à l'approche de la peur
où je m'accroche à la selle
comme un aide-respiratoire puissant
avant qu'il ne soit trop tard
nos visages fracassés sur le sol

LOINTAIN- MEURS

AGLAÉ BOIVIN

Le monde tel que je l'ai trouvé

Comment décrire ce monde, tel que je l'ai trouvé ? J'ai à peine cinq ans, c'est ma première journée d'école et je ne sais pas lire.

« Es-tu muette ? » Ma voisine de pupitre a les cheveux longs jusqu'aux fesses. Quelques années de plus et ils traîneront par terre. Elle s'appelle Chloé comme ma chienne morte dont le poil touchait le sol. Ça lui tombait dans les yeux, ça s'emmêlait et ma mère la peignait chaque jour avant de lui faire une petite couette sur le dessus de la tête, avec une boucle rouge comme la voiture qui l'a tuée. Portait-elle la boucle rouge le jour de sa mort ? Elle a traversé la rue parce qu'elle avait du poil dans les yeux. Le poil dans les yeux tue. Ma voisine de pupitre mourra renversée par une voiture, mais en attendant, elle repousse une mèche derrière son oreille en répétant sa question : « Veux-tu être mon amie ? »

— Non.

— *Non*, t'es pas muette, ou *non*, tu veux pas être mon amie ?

— Non, non.

C'est ainsi que j'ai commencé à me suicider. Je pourrais justifier mon suicide en disant que je ne crois en rien. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais les convictions me restent sur l'estomac. Je ne crois pas aux livres non plus. Avant de partir pour ma première journée d'école, j'ai dit à maman que j'allais cracher sur leur couverture, entre leurs pages s'il le fallait. Les livres sont, anatomiquement parlant, constitués exactement comme les vers de terre : ils sont trop longs, ils ont trop de cœurs. Ce suicide est arrivé par hasard. Une suite de malchances désordonnées : je déteste ma voisine de pupitre, je déteste le ballon poire, je déteste l'école, je déteste les livres. Il aurait fallu continuer à les dévisager en silence. Faire un petit geste au niveau de la gorge pour désigner la blessure, mais garder la bouche fermée. *Zip. Tchut, tchut*. En quelques minutes, ma voisine de pupitre aurait passé le mot à la classe au complet : muette, muette, muette, muette... Vingt fois. Si je croyais à la réincarnation, je jurerais que tous les visages de cette classe sont la réincarnation d'animaux morts.

Je suis fatiguée. L'impression que le clown me suit de ses yeux délavés par la pluie... Le ballon poire contre la peau des poignets fait un vacarme. Pire : des hurlements suivent le son du ballon poire qui tape contre la peau des poignets et il y a le vent, la poussière qui se soulève de l'asphalte pour se coller à ma rétine. Je profite un instant de la peau douce et dure de l'intérieur de mon poignet contre ma paupière avant que mes doigts ne s'étirent vers l'asphalte à nouveau. Le jour filtre à travers mes yeux fermés. Rouge, mauve, jaune, bleu... L'arc-en-ciel entier sous mes paupières sauf ce vert profond, indescriptible de la haie. Tout me fatigue, m'ennuie, m'écoeure. Je suis dans cette cour de récréation depuis moins d'une heure et déjà, les croyances m'ont quittée. Me voilà hors haie, sur l'asphalte dans ce monde impossible à décrire. Faut-il noter chaque détail, de ce mouvement que font les bras s'élançant contre le ballon, à l'angle obtus formé par le coude lors de l'impact du cuir contre la peau des poignets jusqu'au nombre de cailloux dans la cour ? Ne faudrait-il pas plutôt faire un rapport de mon propre corps, et dire quels membres sont soumis à ma volonté, quels n'y sont pas soumis, etc. ? Ma tête tourne. Ce clown me regarde d'un drôle d'air, ne me lâche pas des yeux tandis que je me rapproche de lui et des filles qui hurlent. Elles frappent et les poires tournent, tournent et tournent... Je glisse contre la brique, me râpe le dos et, enfin, j'échappe au regard du clown.

D'ici, j'ai une meilleure vue sur les jambes de David. Il court après une balle noir et blanc. L'avant-midi, je me retourne sur ma chaise pour contempler son visage et l'après-midi, ce sont ses jambes que je regarde. Des jambes de garçon blond aux yeux bleus : pâles, maigres, le genou droit écorché. Les gens butent contre le monde, s'éraflent et guérissent; les vraies plaies sont les mots blessés tapis au fond de nos gorges.

David descend trois arrêts avant le mien et marche quelques mètres pour entrer dans un immeuble aux fenêtres grises. Comme personne ne vient l'aider à franchir la lourde porte, j'en conclus que ses parents ne l'aiment pas et qu'il a besoin de mon amour. Chaque jour à 16h, le soleil descend derrière l'immeuble et je l'observe disparaître en emportant David tandis que Félix me bombarde les oreilles : « Blablablablablabla... » (Ce n'est pas une onomatopée). Il bouge les lèvres comme si tout avait été dit et qu'il n'avait plus qu'un cadavre à la place de la bouche. Sur le bahut un livre traîne. L'étiquette indique « Félix Locasse ». Je le pousse sans hésiter derrière dans l'espace entre le mur et le meuble, mais discrètement, à l'aide de la boîte de mouchoirs.

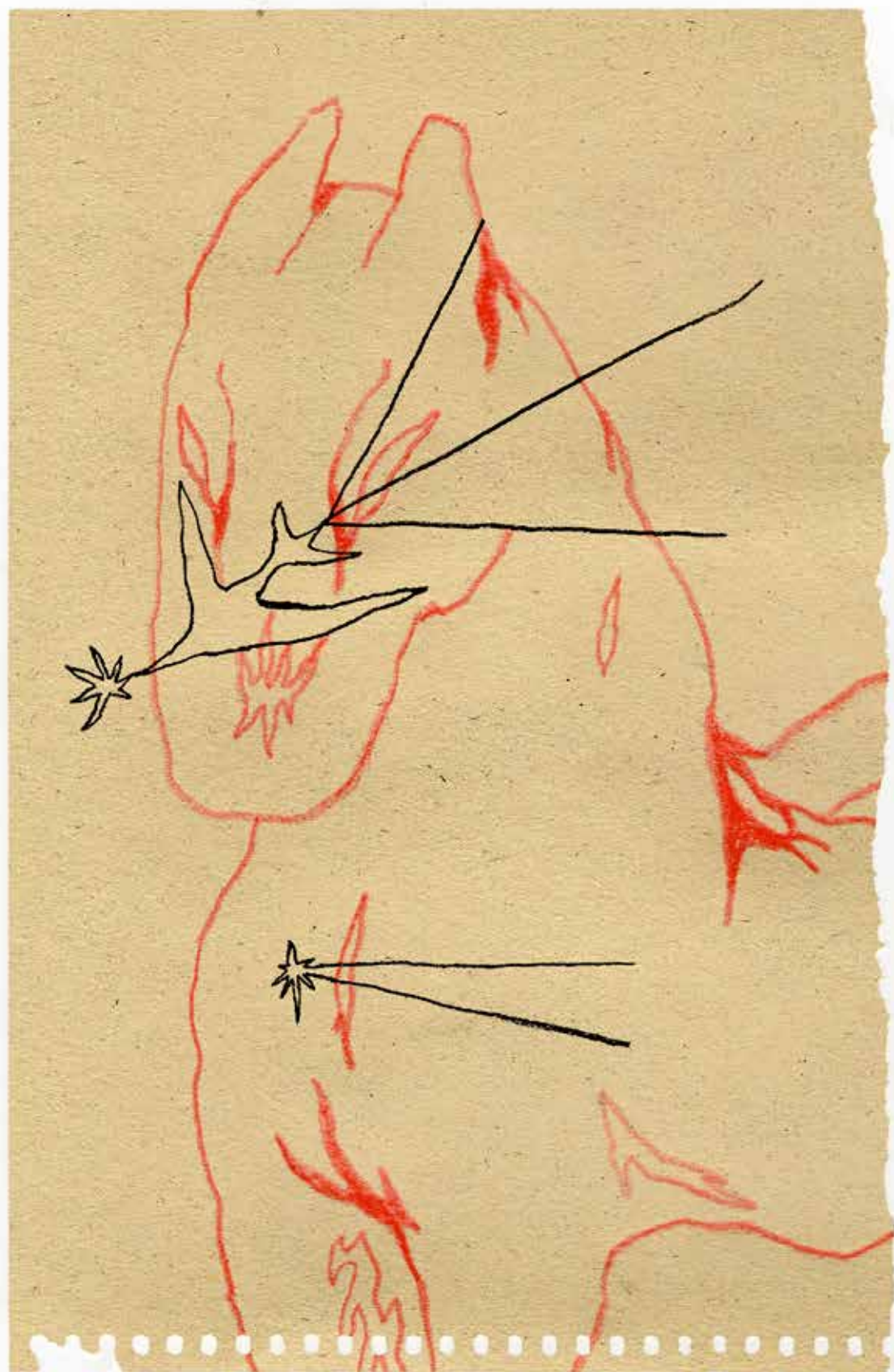
L'objet perdu du jour : un aiguiseur rouge comme la voiture qui a frappé ma chienne et je sais qu'il appartient à Chloé parce qu'elle est ma voisine de pupitre. Tout est dans le regard. D'abord, écarquiller les yeux quelques secondes en fixant un point éloigné de l'espace. Puis presser les paupières les unes contre les autres en enfouissant la tête dans le creux du coude et en émettant un son très aigu. Après avoir éternué, j'enfonce l'objet enveloppé du mouchoir dans la poche de mon pantalon. La professeure dicte : « La pe-ti-te fi-lle est heu-reu-se point el-le va à l'é-co-le point El-le ai-me li-re et é-cri-re point Vi-v-e l'é-co-le point d'exclamation. »

Je traîne mes mains sur les clowns de la brique et les porte à mon nez. Rien. Hors haie les choses ne sentent rien. Ma main moite tâte l'aiguiseur rouge dans la poche droite de mon jeans. Même si je le souhaitais, je ne pourrais pas jouer avec les autres enfants à cause de mes mains moites : elles glisseraient sur les barreaux des modules, sur les poignées de la corde à danser, je tomberais et m'écorcherais tout le corps. Impossible de mourir ainsi puisque je me suicide. Alors je marche en suivant les ruisseaux qui coulent dans les fentes de l'asphalte et j'en arrive toujours au même point : le trou au milieu de la cour. C'est noir, je n'en vois pas le fond. Après m'être assurée que personne ne m'observe, je jette le taille-crayon dans l'égout : *ploc*.

En plus des crayons, des aiguiseurs, des gommes à effacer, des règles, des stylos et des mitaines récupérés de la boîte à objets perdus et jetés, j'ai commencé à y mettre mes déchets du midi : sacs plastiques, sacs Ziploc, cartons de jus, trognons de pommes, emballages de Ficello, de mini pizzas, de biscuits à l'avoine, de barres tendres, etc. Je n'ai qu'à remplir les poches de mon manteau vert de déchets, à me promener en les vidant un peu à chacun de mes passages sur la bouche d'égout. Une grande fille aux yeux de poissons possède la même boîte à lunch que moi : carrée rose bonbon, brodée de fleurs avec une petite abeille qui se promène en laissant une ligne pointillée sur son passage. À force de jouer à suivre de l'index la trace de l'abeille en essayant de rejoindre la ruche simultanément, j'ai pu obtenir ses déchets. J'ai *double* de déchets. Je rêve : d'abord l'école, ensuite le monde entier jusqu'à la Chine.

* * *

Ce matin, Chloé n'est plus ma voisine de pupitre. Elle a les cheveux aux épaules. Coupés il y a deux ans, juste avant qu'ils n'atteignent le sol. Peut-être qu'elle ne mourra pas finalement. Un drôle de camion jaune est stationné dans la cour avec des boyaux entortillés à l'arrière. Je marche parmi les autres enfants en essayant de conserver une démarche ordinaire, ni trop sautillante (ce qui aurait dénoté un état d'excitation anormal) ni trop lasse (pour ne pas avoir l'air de cacher un état d'excitation anormal). Pendant quelques secondes, un arc-en-ciel surgit derrière mes paupières faisant disparaître le monde tel que je l'ai trouvé. Ma dernière journée d'école s'annonce spéciale. Aussi spéciale que cette matinée de tempête où l'autobus est resté coincé dans un banc de neige. Enfin la diffusion d'un message à l'interphone : « Des hommes en habits jaunes comme l'autobus travaillent actuellement à déboucher le monde. Les élèves qui seront pris à jeter leurs déchets dans l'égout au centre de la cour seront *blablablabla...* »



JUSQU'À TOUJOURS

RACHEL HENRIE

ces matins où
l'air s'empporte
accompagnant le plancher froid

seul.e.s
nous sommes chair de poule
ta peau, ton rythme
calme mon creux

pas pressé.e.s
nous laissons le rectangle clair
déplacer le fil des jours

partage des secondes
les fenêtres embuées
sur l'artère rouge
nous contemplons l'arrêt
une demi-bouteille de vin
chacun.e

il ne reste qu'à encadrer
le relief des draps
idylliques

l'œuvre d'une vie
mon ventre à l'envers
s'accroche
à ton monde

j'honore
notre legs au futur

j'aimerais que ma grafigne retienne
la tendresse
mes ongles sont trop longs
pour m'adoucir

je ferme les yeux sur mon reflet
le temps de
saisir ma fuite
guérir à même ma peau

espérer c'est quétaine
j'y peux rien
je le fais pour toi

éclairage au trafic
les feux de la nuit
nos peaux vertes
spectacle à deux

je me souhaite
ton regard intemporel
une comptine sur fond de klaxons

que tes caresses s'étirent
grand comme le ciel

couvre-moi
au-delà de nous
je serai céleste

mes demandes suivent, espèrent
le cycle de la lune

clair-obscur
coups de vent
j'oublie qui je vénère
 étoile ou satellite

ne t'inquiète pas pour moi
mon amour, j'attends
les promesses de l'aube

que l'éclat me touche

LES VICISSITUDES

WILLIAM LÉGARÉ

arpenter l'inutile grappiller l'absence
de mes mains sales mes mains poings
prend du temps

elles roulent dans les marées inertes
trainent dans le goémon
parfois elles reviennent
c'est gênant
ça obstrue

mes mains sont les détours qui n'en finissent plus
mes mains font sacrer
mes mains sont des lighters fluos
mes mains traînent dans l'eau
tout s'annule

j'essaie de comprendre la mécanique des poignets
comment on raboute
un geste à un sens
à quel moment lâcher
comment écrire blood avec les doigts
et que ce soit lisible

des flocons se tuent à perpétuité sous
le crissement de ton regard au neutre
mon impermanence au seuil de ta
vie me dilue

tu
me fourres à tour de gestes
quotidiens m'encastres dans tes
phrases incisives j'en perd le dos je
te baise à mon tour
ce n'est qu'un long et lascif amusement

une pression sur la nuque
une torsion des doigts
de la glace noire qui
annihile le jour

l'alcôve est jonchée de corps
le charnier s'est renversé
jusqu'au salon
des voix qui traînaient comme des mouches
ont rempli nos assiettes
ont tari nos bouches
nos paroles dont l'essaim n'est plus

la léthargie est
un verre d'eau
ma fatigue
un fusil
qui dort

l'animal post-coïtum
s'emplit des vapeurs
de la pièce
regarde l'autre
se pose comme
un creux
dans le bras
se sent tiraillé de
flèches
et quitte la région débousolé

à l'absence
un ornement mort
pavané dans le vide le regard travesti
plein gaz deux billes de collection
insalubres

à l'absence qui nous dépasse par la droite

la friche s'affale de son long
sur les bribes d'années fastes

elles abrillent le sol
en artéfacts parfaits
pour ceux qui ne perçoivent
qu'à rebours malgré eux

couper des herbes avancer tant que le corps porte
déposer allumer éteindre ramasser
poursuivre
comprendre le sens des ornières
se fracasser rompre démettre désâmer
prodiguer les soins
regarder le générique
dans un coin
attendre des ponts
être lacunaire dans le charnier de sa vie
avoir des mains
se retourner dans sa tombe
en revenir
fendre justement le corps des jours
se rappeler
que sa tête n'est pas
une maison viable
que sa tête
n'est pas un vide sanitaire
excéder, être patient
sortir

qui aurait cru que l'heure où je cesserais
de lire des livres sur la disparition
viendrait

que dans les entractes et les seuils
je me porterais d'un bout à l'autre
et qu'un jour
dans la transparence
je traverserais mes actes comme
une autoroute
où
une bête à pied n'écoute plus
lorsque les voitures
la frôlent

je débusquerai les engins fantômes
pour les apercevoir
prostrés aux coins des années
retournées comme des peaux
séchées aux murs de mon départ

dans le refus de s'évaporer
je porterai ma mue
sur la tête
je ne la mangerai pas
Ce sera un jour comme un autre mes palissades seront lisses
je pourrai rendre les uniformes volés

chaque soir
Je couvre le sol de mes parures
de palissades de verres vides de pièges à ours

J'attends l'animal
qui creuse des voies
dans le tapage
des murs

Une fois la bête saisie
je m'y substituerai
m'incarnerai

j'irai épier
amants chiens amis
fumeurs tireurs
par les fentes

je sortirai la nuit manger
leurs récits et laisserai
un peu de mes nerfs défaits
en remerciement

je réciterai leurs espérances
du bout des doigts
y puiserai le nécessaire
pour m'habiter encore
assez

tout cela entre les organes du vide
en tentant d'atteindre le cœur
des émeutes brutales
de l'intérieur

je ferai incendier sous silence
mes habitudes liminaires les habitats
de l'entre-deux

un trou dans l'épaisse matière
incompréhensible
des affres
par lequel on voit le bout

DIS-MOI
COMMENT NE
PAS VOULOIR
GAGNER
LA COURSE

ADÈLE RICCO-LAMONTAGNE

Je t'ai souvent demandé tu marchais pour aller où

6h57

le soleil se lève à l'est

juste le bruit du chemin de gravelle dérangé par nos pas
tu es la fierté de me montrer

les heures du matin comme ça

c'est beau à voir

*la majorité du monde soit ils dorment
soit ils sont dans une course folle*

dans leur voiture

tu mets les pieds
partout tu fais comme chez toi
ici plus ta maison que ta maison

c'est grâce à toi que les arbres
ne sont pas tous pareils

*ça fait un bon six ans
tous les matins
une heure avant de déjeuner*

sous les platanes comme en Europe.
tes cheveux poivre et sel, tes lunettes embuées, tes phrases que j'ai toujours eu envie
d'écrire

*un matin je m'imaginai en train de parcourir chacune des îles
avec mon voilier
j'me disais « ah j't'en Grèce »*

sauf que j'étais à pieds

les flaques d'eau reflètent un monde parallèle
le mât du stade

*j'ai créé une relation avec la tour du stade olympique
parce qu'elle n'est jamais pareille*

je me suis mis à jouer avec

tu te dessines un pays différent tous les jours
une œuvre éphémère
que je n'ai jamais vue

ça dépend de la lumière

un monde qui aurait la taille d'une ville
où quand il fait gris
il fait beau

je ne trouverais pas le chemin
dans la forme des nuages

mais tu ne veux pas être sur la carte

quand j'étais jeune j'allais chercher les vaches l'été

*c'est un peu ça que j'ai toujours aimé
me lever avec le soleil
des fois aller jusqu'au bout du champ pis revenir*

tu n'obéis qu'à ton rythme
tu ne veux pas faire ce qu'il faut

*l'humain, y'est pas fait pour faire des gestes physiques violents
y'est fait pour marcher*

tu suis le vent que je n'écoute pas
dis-moi comment ne pas vouloir gagner la course

*au lieu de prendre mon char pis d'aller courir dans les Laurentides
voir les couleurs
bin j'me trouve des couleurs pas loin de chez nous*

*j'ai fait ça longtemps
quand t'as été élevé à Laval comme moi
ta porte de sortie de la laideur, c'est les Laurentides*

*mais là je veux pu faire ça
j'vais rester dans ma ville pis j'vais marcher*

pu jamais mal au cou

les ormes, les tilleuls

*le vieil orme m'attriste
y'a une partie qui est morte*

un vieil homme
siffle en même temps que les oiseaux

*souvent je rencontre du monde
ce monsieur qui vient ici comme moi
tous les matins*

- *On est quelques fous de même.*
- *On est pas beaucoup.*
- *On est tu normal?*
- *Moi j'pense qu'on est plus normal que bin du monde.*

*lui, il vient avec son petit bicycle pliable
c'est un Normand, il était mécanicien d'hélicoptère
dans le Grand Nord*

*nous, on se croise pis on se dit
« hey, comment ça se fait qu'on est tout seul ici regarde-moi le ciel »*

il y a ici des animaux qu'eux seuls connaissent

c'est juste à cette heure-là qu'on voit

*le matin de bonne heure j'ai accès à une famille de renards
qui mangent des écureuils*

pour ce qui n'existe que lorsqu'on est seul et silencieux
on doit faire comme si

*ça se passait justement ici
j'ai eu une rencontre avec le héron
y'est resté avec moi une heure
on a échangé ensemble*

le lever du soleil c'est ton aurore boréale
elle se révèle à celui qui ose
commencer plus tôt et aller lentement

*je peux marcher très bien à la campagne
mais j'trouve que dans une ville, c'est ce qui a de plus beau*

c'est ma dualité

ce n'est pas les gens, mais ce qu'ils laissent derrière
la solitude fragile
l'herbe écrasée, les potagers entretenus, les poubelles trop pleines et les bancs publics
gravés d'un nom

*tout le monde dit « ah tu devrais avoir une ferme »
bin non je devrais pas avoir une ferme
j'ai pas besoin
vous si vous en voulez une, je vais vous aider
mais moi j'ai pas d'intérêt
pour posséder rien*

tu n'as qu'un jardin qui appartient à tout le monde

*je pense qu'on pourrait avoir des économies sociales
moins basées sur la destruction des matières premières pis je pense que marcher
ça nous amène à la sensibilité qu'il faut pour ça
t'es en mouvement, tu revendiques plus de liberté, plus d'égalité*

moi je n'embarque pas dans le rythme qu'on veut m'embarquer dedans

à l'envers du monde
la route
tu me la montrerais au complet
si je n'étais pas là
on aurait pu voir le raton laveur à travers le brouillard

si marcher, c'est politique? bin là, ça c'est une question d'intellectuel

moi quand je marche je fit in

tu ne cherches pas ta place
tu te déplaces tu es chez toi
partout

*t'sais y'en a qui se connaissent assez rapidement dans la vie
mais y'en a d'autres que ça prend plusieurs années
c'est plusieurs années que ça a pris
pour que j'me dise « écoute, c'est correct d'être qui t'es »*

en silence tu te parles à toi-même
le froncement de tes sourcils, le mouvement de tes lèvres
disent tous les doutes qui t'habitent encore

*j'me concentre sur ce que j'aime : marcher, cuisiner, manger, pis encourager les gens à pro-
duire des choses qui sont bonnes pour nous*

tu me révéles ton secret quand tu n'arrives jamais à destination

quand on vient ici, la marche c'est un voyage.

LA CINQUIÈME PYRAMIDE

VINCENT DESMARAIS

2011 et les centres d'achats cimetières #2

avec un 20\$ en poche
rôder dans le centre d'achat après les classes
le photobooth est encore brisé
trois autres commerces ont fermé

trouver un album en rabais au H&M
un groupe complètement banal dont tu ne te souviens pas du nom
t'aurais pu l'acheter en ligne
mais tu t'obstines à avoir
quelque chose entre les mains
une crème glacée molle au soleil
entre le stationnement et le boulevard à quatre voies
en regardant
le trafic de fin de journée

avoir une pensée pour ceux qui
s'acharnent à crier plus fort que les klaxons
incohérents derrière leur volants
épuisés à passer leurs journées
à se poursuivre de partout à nulle part

(et encore une fois
j'ai manqué l'autobus)

2011 et les centres d'achats cimetières #3

le mot de passe
du wi-fi du Sears des galeries de Hull
c'était SEARS

après l'école
aller flâner devant les murs de flatscreen
s'écraser dans les sofas et les lazyboy
jusqu'à ce que le gérant appelle la sécurité

2011 et les centres d'achats cimetières #5

on a profité
des derniers moments
du centre d'achat
sachant très bien
que sa mort rôdait
entre les lampadaires
et les cornes d'abondances éclatées

dans le stationnement
un raton laveur récite
des poèmes que tu ne connais pas

2014 et la dix-huitième tentative

et j'ai essayé d'être le jour
et
je me suis transformé
en taureau mécanique
en crabe
en lion sans crinière
j'ai vendu ma couronne pour payer mon loyer de janvier
je suis
une méduse qui s'électrocute
par ennui

2015 et la dix-neuvième tentative

et j'ai essayé
d'être la nuit
et
je suis devenu un corbeau
bleu
un lézard
rose
dans le jardin désert
d'une banlieue en pleine canicule

(et j'ai perdu mon chemin avec mon téléphone)

2016 avec un MP3

et s'accrocher à son MP3 comme si
on pouvait ralentir le rythme du monde
empêcher les grattes-ciel de tomber sur notre tête
ou
simplement avoir dans nos mains
une machine
qui ne sert qu'à jouer de la musique

et rien faire d'autre
j'ai essayé
j'ai essayé

(j'ai essayé de m'accrocher)

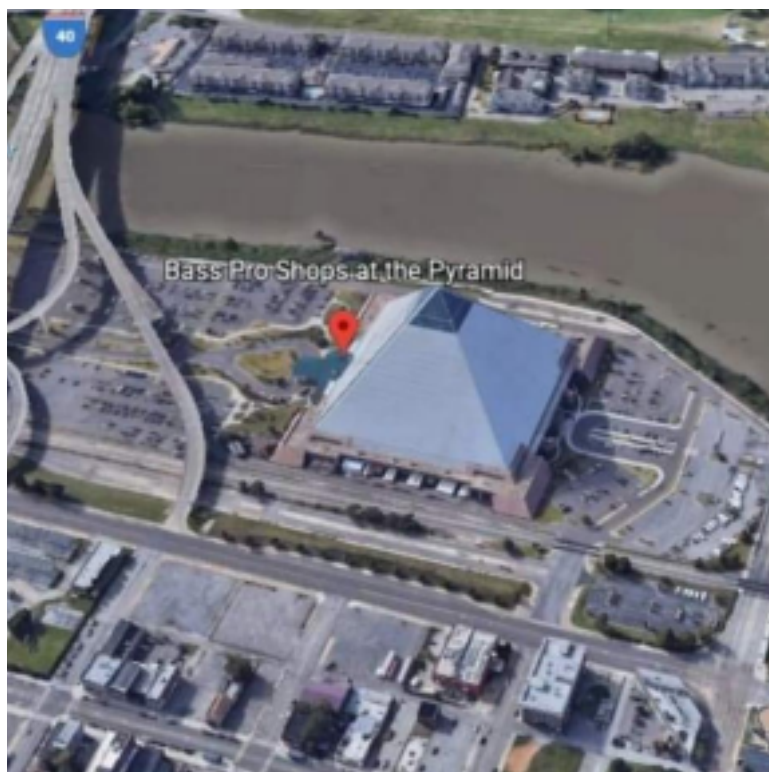
la cinquième pyramide (interlude)

je n'ai pas oublié
ce que tu me disais

la cinquième plus grande pyramide du monde
est un magasin
de chasse et pêche
à Memphis, Tennessee

quelque part
l'idée de partir à l'aventure
là où google maps ne regarde pas

(mais je ne sais pas comment chasser la méduse
et je trouve la grande ourse une fois sur deux)



2019 en revenant à toi

suivant les indices de ton invitation
je me suis transformé en papillon de verbe
pour survoler la banlieue
et son squelette
de béton ensoleillé

l'herméneutique de ta séduction
est ambiguë
quand j'arrive à te rejoindre
tu me demande l'heure
et m'annonce qu'il est temps de sortir côté jardin

je suis sorti par la cour
et à nouveau j'étais dans le labyrinthe
sans savoir quoi faire avec la bobine de fil rouge que tu m'as donnée

(je me suis réveillé
dans le stationnement
avec des méduses
dans le ventre)

DE CORPS FRICHES

PÉNÉLOPE DESJARDINS

les grandes marées n'ont apporté
qu'une bouteille de vin
au potluck

ce à quoi j'ai répondu
les algues
les morsures
les petits chants

je me redresse le bassin en dune
vingt-trois minutes de sable
dans la naissance de mon pubis
un désert entre les crêtes iliaques
un carré de verre sur
mon appendice

il reste dans les empreintes de
mes doigts
quelques ciels que j'ai manqués

on se compose en jachères
chiffonnés des embouts
les intersections superposées des dépresseurs

les frontières de châssis
qui m'accueillent
qui me pleurent

si peu brutales
on s'invente l'entrelac des saisons

j'avais trouvé dans les corolles
ce qui s'ennuyait du fragment
nous collait les pores
avant de nous souder les débordements
de nous allonger les cuticules
et de nous réduire en peau

savamment romancés
les récits s'embossent en latence

quand je pose sur et sous
s'inventent les tracés indélébiles

nos corps friches friables froissés
frissonnants du clignement intact

les pores semés
et l'acharnement patient

l'appétit des fleuves nous boit les lunes entraînées
les astres en deadlift
les chevilles aussi tordues
que les mors usés

tu as beau te suspendre
j'ai bien beau me languir
on se confond en satellite

De se clôre en abstraction
les liquides nous coulant les marges
les histoires nous frôlant l'aléa

C'est comme le discernement
l'amidon qui s'éparpille
les tissus cicatriciels nous rédigeant de heurts

il faut connaître le nom des tempêtes
ou l'ordre de son alphabet



CORROSION CÉRÉBRALE

MAHÉLIE CASCHETTO

« supporter », « reproduire », « repos tranquille », « soutien actif », « immobilité précaire », « s'ancrer récit d'une ligne pressentie », « dans la méditation du roc », « s'insérer dans la ligne rétention d'un pont » – annotations retrouvées au cahier d'agir vague écrire vague devenir vague 18-19-20 juin 2021, quatre semaines après la commotion

l'esquisse est pressentie : faire jetée de pierres
les gestes répondront de la ligne d'inertie qui se répète à
force d'amoncellement, la ligne est dans l'immobilité
précaire à
l'œil flou de pied ferme, escarpé, il ne s'agit que d'immobilité

pour l'heure

muscles lents, occurrence d'une minéralité à
refaire surface, sismique d'attention en étonnement
tu partages l'expiration des pierres, elles ne sont pas

inertes

répétition sonore : entendre « faire pierre »

je répète diaphragme sous un pont
membrane, je ne prétends pas
je répète socle d'éboulement

points de contact (absences)
chaque geste murmure son pivot
des redites assourdissantes au toucher

liquide chimie : chercher une ligne

peau se pelote poussière s'effrite s'écorche
amplificateur de bruits d'ombre (silences)
les redites ne sont nullement inertes

répétition d'une ligne architecturale
(ou entendre la redite)

déplacements angulaires transports
d'attention entre les pierres bruine
réverbère persistance d'audible

chasser l'insecte trahit cette présence
(humaine) ne pas rouler pierre seule
jusqu'en bas des côtes jusqu'à ample
(respiration) poussées d'incongruités

risquer une ligne fonctionnelle (ou non) à
refaire surface s'étonner saillies et dénivelés
toute sauf droite, nous sommes peau à peau

pierre contre omoplate joue contre pierre
pierre contre nuque poumons contre pierre
diaphragmes, nous sommes plusieurs

(rassemblements) appuie tête sous un pied l'autre minérale vertèbre
il y a bien un pont, mais c'est à la pierre que la naissance d'un trait se lie
aux picotements dans le poing d'une paume informe, courbe qui s'échauffe
pointillé
phosphorescent

elle se déplie, se referme
surface

fonctionnelle ou non : toute, sauf droite

bruine

réverbère

la ligne est dans
l'amoncellement

peau à peau

(
pointillés
)

ORNIÈRE

FRAMBOISE LAJOIE

petit
jour pénible matin
rodomontades sur le fil instagram
café réchauffé arrière-goût de rengaine et
pour seule ambition rattraper l'autobus le métro
la ligne orange aucun soleil en tête-à-tête d'enterrement
transit six pieds sous terre tous.tes à bord de la locomotive du train
train ordinaire en ce pays rectiligne lieu commun tant couru qu'on
ne le connaît qu'en mythe où sisyphé *cat walk* pour son pain quotidien

mâche et remâche le *small talk* du neuf à cinq laconique logo-gâchis

transmise au bouche à bouche béantes de bêtises et d'ores et déjà le
crépuscule dort dès dix heures moins une pour seule ambition
netflix n filer en douce dans nos solitudes ici il fait petit soir
pénible coucher souvenirs d'il y a sept ans sur le fil
facebook sans commentaire le silence forme
consensus c'était mieux nulle part demain
tout sera à refaire sisyphé
voudrait *log off* de
sa pierre

LES ESPACES INTERMÉDIAIRES

JEANNE GOUDREULT-MARCOUX

7h37

ciel sans nuages
rien que les mouettes
falaises d'un brun de braise
la brunante s'accroche entre tes cils

plus bas les battures
sont calmes

dans la fente du rétroviseur
nos regards figent l'instant
et nos silences
éventrent même le cri *des oiseaux moches*

pour ravalier mes larmes
l'horizon

8h01

ville en lendemain de brosse
vide des cris de cour de récré
j'entends le chuchotement des draps épinglés
aux cordes à linge

ce n'est pas tout à fait l'automne

une vitrine sale
des fleurs fanées la lumière glisse sur mon front
entre les ombres des poteaux électriques

la cité dans ses cernes
ma béance une offrande

...h...

le jour étend
son fard lentement
mes murs un peu plus blancs

on est peut-être hier

sur les briques derrière la vitre
orange un instant toujours
le soleil trébuche

savoir l'endroit exact où poser
mes reins dans la mémoire de mon lit

parce que
le défilement des jours sans nom

4h15

elle tient
en équilibre le front
contre le bois de la porte

les clés ne font pas dans la serrure
ou sa main peut-être tourne mal

déjà les premiers phares traversent le pont
soulignent l'indécence
de ses gestes insomniaques

sur le tapis d'entrée
son corps (une épave) s'endort

5h46

dehors presque noir
sauf le magma du ciel

une ligne de feu s'étend
en rouge sur nos visages

gruau tiède
et thé chaï au goût de la veille
secrets déposés dans le sac à dos
entre deux culottes sales

on descend en silence
pleines de ce moment déjà fini
jamais plus vif

9h13

entre deux vagues
des seins pointent

grands corps nus peau couleur d'été
ventres offerts au matin

nous sommes filles de pastel
nos rires adolescents
traversent les cheveux méduse
le sommeil des autres

8h30

un peu en retard
la lumière du jour dépose ses tons chauds
sur les imperfections du sol immaculé
mes joues trop roses

manteau ouvert
tête nue et mains pliées en origami
je ne l'attendais pas tout de suite
la première neige

encore qu'à moi
une larme n'a pas le temps de se rendre
à mes lèvres gercées

cette fois
j'accueille

7h22

draps tièdes de nos corps
que l'on étire devant les fenêtres
mal calfeutrées

rideaux ouverts les voisins
dorment encore
nos gestes quotidiens en secret

un baiser sur ton épaule

on s'habille en pelures d'oignon
dehors est blanc
et nos pas brise-glaces
tracent le chemin des croissants



À PERTE DE VUE

KEVIN BRAZEAU

(pour Alain)

la lumière est l'insulte du départ
quand elle arrive à l'improviste
en même temps que lui
et qu'un jour commence
que le reste de la vie
ne compte plus la tienne
qui compte tant

il a fallu que le jour se lève
ou s'endorme dans tes yeux
défiant de sa stridence
leur fleuron immuable

le souffle et l'éveil depuis
sont les non-sens quotidiens
à coudre aveugles
l'histoire de ta présence

le tissus de ta voix
plane autour de la table
où ta cuisine envoûtait
où ton rire rassemblait
dans les tracés de ton savoir
filant l'infini

la légèreté de te souhaiter bonne nuit
la beauté de t'aimer
à perte de vue
ne nous quitte pas

comment faire la vie sans toi
boire une bière
s'indigner devant la politique
et cohabiter avec celle de ton absence

quel monde absurde
la lumière éveille-t-elle
si par les plus beaux jours à venir
elle ne s'arrête plus sur ton visage
j'apprendrai ses accords
et la jouerai pour ta fille

dans nos yeux
toute ta vie

POUR TOUJOURS M'ACCIDENTENT LES ÎLES

FÉLIX LÉGARÉ

l'été s'allonge
sur le bâtiment de ta gorge
tous les mondes s'endorment
en même temps

font la sieste folle d'aimer
ce matin
la météo changeante dans nos bras
les feuilles à l'endroit
annoncent la pluie

c'est à l'infini pourtant
que j'inonderai notre rythme de croire
(je déguiserai le jeu et la fin)

et dehors la ville
au complet se perd
dans les cordes
lorsque tu déploies
tes cils au soleil
sur la plage toutes les vagues d'oies
de tes yeux reviennent toujours à
ma vie

je retourne
à la lune dans le fruit
à l'oeil oublié dans le sable
de la Pointe-Basse
dans le vacarme de nos corps endormis
j'entends les années s'ouvrir

c'est en chemin de te prendre
en lieu sûr d'ombres et de peaux
que je m'avoue
en dernier
ce qui m'abime me reste

ici les fleurs se bénissent elles-mêmes
sur nos cuisses craquelées de vœux
tes mains de pieds-de-vent frappent
d'amour tous les champs rencontrés

et dans les accidents tranquilles
c'est pour toi que je plie
autant de paysages

ÉQUIPE DE RÉDACTION

ÈVE LEMIEUX-CLOUTIER
ORANE THIBAUD
ALEXIE LEGENDRE
MARYLÈNE MAYER

ÉQUIPE DE RÉVISION

MÉLINA CORNEJO
LEILA ARAB
MARGAUX BLAIR

ILLUSTRATIONS

JADE BRESSAN, « LA NOSTALGIE DU PETIT CHEVAL »
LOUIS VIENS, « SANS TITRE »
ESTELLE FRENETTE-VALLIÈRES, « DÉCHIRER LES FANTÔMES »

COUVERTURE : PÉNÉLOPE DESJARDIN ET SAMUEL GRAVELINE, « DE LA DÉsertION »

LOGO

CÉLIA BEAUCHESNE (@CELIA.BEAU)

GRAPHISME

SHED ESPACE CRÉATIF

CONTACT

REVUE GRANDS ESPACES
405, RUE SAINTE-CATHERINE EST
PAVILLON JUDITH-JASMIN, J-1080,
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2L 2C4
REVUEGRANDESESPACES@GMAIL.COM

SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essais, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. En termes de longueur, nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites poétiques et cinq pages pour les textes en prose. Le texte doit être soumis en format .doc ou .pdf. Vous devez nommer le fichier comme suit : - titre.

PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de textes, les membres de l'équipe de rédaction se réuniront afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite fournie par courriel à toutes celles qui auront soumis un texte. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur-e-s et auteur-e-s. Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur-e-s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur-e-s quant au refus de leur texte. Nous attendons les textes à l'adresse courriel suivante : revuegrandsespaces@gmail.com



MYRIAM BEAUSÉJOUR
AGLAÉ BOIVIN
RACHEL HENRIE
WILLIAM LÉGARÉ
ADÈLE RICCO-LAMONTAGNE
VINCENT DESMARAIS
PÉNÉLOPE DESJARDINS
MAHÉLIE CASCHETTO
FRAMBOISE LAJOIE
JEANNE GOUDREAULT-MARCOUX
KEVIN BRAZEAU
FÉLIX LÉGARÉ

